

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT :	Pour Roubaix, trois mois,	7 francs, 50
	six mois,	14
	un an,	25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gerant, bureau du Journal, rue du Vieil-Abreuvoir, 25 (coin de la rue Nain).

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et reçoit les annonces, à Paris, chez M. LAFITTE-BULLIERE, n° 20, rue de la Boquerie.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS LAFITTE-BULLIERE et C<sup>ie</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX. 16 JUIN 1868.

### Bulletin politique.

De nouveaux détails sur l'attentat de Belgrade sont transmis de cette ville et de Vienne. Les dernières versions s'accordent généralement à dire que l'assassinat a un caractère politique. Ce n'est pas seulement le journal officiel du gouvernement serbe qui accuse le prince détroné Alexandre Kara Georgewitch d'être l'instigateur des trois meurtriers ; la plupart des communications privées opinent dans le même sens ; et l'on voit que la population serbe elle-même se rallie à cette opinion, puisqu'elle applaudit à la proclamation du jeune Milano en qualité de prince souverain, tandis qu'elle proteste contre la pensée de rappeler Alexandre Kara au trône. Le résultat de l'enquête sur le meurtre du prince Michel, constate donc qu'il y avait une conspiration en faveur de Kara Georgewitch et que les trois meurtriers arrêtés : Radovagnovich de Schabatz, Rogich et Athanase Kovich, de Porcharevaz, n'appartiennent pas à la même famille. Le vieux Radovagnovich, ancien directeur du gymnase de Belgrade, a déclaré, dans le premier interrogatoire qu'il a subi, qu'il avait attenté à la vie du prince Michel et à celles de sa cousine Anka Constantinovitch, et de la fille de cette dernière, parce que le prince avait séduit et déshonoré sa fille ; mais depuis on a révisé cette annotation et l'on a reconnu qu'il avait menti.

De nouvelles arrestations ont été opérées, et de toutes les parties du pays arrivent des adresses d'adhésion à l'élection de Milano. Les funérailles du prince ont eu lieu dans le plus grand ordre. Le corps a été déposé dans le caveau de famille Obenowitch à la cathédrale. La princesse Julie, et tous les représentants des puissances étrangères assistaient aux funérailles. On assure, enfin, que le sort de terminer l'éducation du jeune prince Milan serait confié à la princesse Julie. On ajoute que cette princesse prendrait part à la régence jusqu'à la majorité du prince Quant à ce dernier, on ne sait encore s'il est arrivé à Belgrade.

Milan Obenowitch n'est pas le neveu direct du prince Michel, mais un petit neveu de celui-ci, avait un fils qui s'appelait également Milosch et qui était marié à une dame moldave Marie Katarczy. C'est de ce mariage qu'est issu le jeune Milan qui a 13 ans maintenant et que le prince Michel avait confié à M. Fr. Huet qui dirigeait son éducation à Paris. Le prince Michel qui n'avait pas d'enfant, désirait que ce jeune homme qui était le seul rejeton de la famille Obenowitch dans la ligne masculine, lui succédât, et il était en pourparlers à ce sujet avec la Shoupehtins qui n'était point défavorable à ce projet.

Les instructions que le commissaire ottoman Aly-Bey, à Belgrade a reçues par la voie télégraphique du grand vizir, prouvent que la Porte, appréciant dans toute leur portée les difficultés de la situation, met le plus grand soin à éviter jusqu'à l'apparence de chercher à exercer une pression sur la marche des choses en Serbie et surtout sur l'imminente élection du prince.

D'après les journaux anglais, le Parlement britannique serait dissous en octobre ; les élections auraient lieu en novembre, et la nouvelle Chambre des communes se réunirait le 9 décembre.

L'entrée du grand-duché de Mecklembourg et de la ville libre de Lubeck dans le Zollverein pourra être effectuée le 4<sup>er</sup> juillet.

Il existe à Luxembourg un parti annexionniste français que nous sommes loin d'approuver. Ce sont des hommes connus de ce parti qui ont répandu dernièrement sur les murs de la ville les fameux placards dont on a trop parlé. La gendarmerie prévenait les avertis.

On disait que ces trop zélés partisans du chauvinisme avaient l'intention d'arborer prochainement le drapeau français. Quant à la démolition de la forteresse, elle avance lentement ; les portes ont été

élargies et privées de tous leurs moyens de défense.

On dit que le procès de Jefferson Davis doit être ajourné de nouveau.

Une dépêche de Prague apprend que le prince Napoléon a reçu les nobilités de la ville, et une députation de l'association des travailleurs tchèques. Dans un dîner chez M. de Beust, le prince a déclaré que le but de son voyage à Prague était de présenter en personne, au nom de l'Empereur Napoléon, au vieux Empereur Ferdinand les salutations amicales de la famille impériale de France. Le prince, dit-on, a dû passer par Brünn pour faire une excursion au champ de bataille d'Austerlitz. Il retourne aujourd'hui à Vienne où il restera quelques jours peut-être pour attendre que l'agitation soit complètement calmée en Serbie.

M. de Bismark quittant Berlin la semaine prochaine, il est probable que c'est le roi de Prusse qui prononcera le discours de clôture du Reichstag.

On maude de Venise qu'au moment où la procession de la Fête-Dieu allait être terminée, l'attitude de quelques individus a provoqué des actes de violence déplorable. Les carabiniers, les gardes de sûreté et les municipaux avaient été préposés d'avance à la surveillance ; leur intervention a empêché que le désordre ne continuât, et la procession a pu rentrer. Des arrestations ont été opérées et le fait a été dénoncé à l'autorité judiciaire.

J. REBOUX.

### SENAT

Seance du 12 juin 1868

(Extrait du compte-rendu analytique)

### Pétition des Négociants et Fabricants de Roubaix.

M. SAIN, au nom de M. Gouin, rapporteur indisposé :  
Cent cinquante neuf négociants et fabricants de Roubaix (Nord) se plaignent de la situation qui leur est faite par les

traités de commerce assurant le libre échange, et demandent un remède à leurs souffrances, soit par un retour au régime protecteur, soit par quelque autre moyen dont ils réclament l'application immédiate.

La pétition, dit M. le Rapporteur, a beaucoup perdu de son importance par suite de la discussion du Corps législatif sur les traités de commerce.

Les pétitionnaires, après avoir exposé la situation critique du commerce français, signalent les traités de 1860 comme la cause de cette crise ; et ils demandent leur dénonciation en 1870, époque de leur échéance.

A défaut de cette dénonciation, ils réclament, comme encouragement au travail industriel, l'établissement de primes à la sortie.

La commission a été saisie de cette pétition au mois de février dernier ; mais le rapport n'a pu être présenté avant la discussion du Corps législatif, ce qui a dû, fait observer le rapporteur, simplifier l'exposé de la question.

La commission conclut à l'ordre du jour, solution conforme à son opinion, d'après laquelle on ne saurait imputer la situation commerciale et industrielle aux traités de 1860 ; elle tient à des causes auxquelles ils sont entièrement étrangers.

Ainsi, la crise colonnière, deux années de mauvaises récoltes sont les véritables raisons du mal. Ces circonstances, en effet, ont amené une disproportion entre la production et la consommation, et ce résultat était inévitable.

Le rapporteur rappelle la situation de l'industrie anglaise, également frappée par la crise qui a pesé sur l'Europe, et il maintient qu'il n'y a pas lieu de mettre les traités de commerce en cause à ce sujet.

En examinant devant le Corps législatif si les traités auraient porté préjudice à notre industrie, on a été forcé de reconnaître que, depuis 1830, les relations commerciales se sont accrues et que les exportations dépassent les importations ; et les preuves fournies à cet égard par le gouvernement ne laissent rien à désirer.

du Sénat, dans sa séance du 2 mai 1860, à l'occasion d'une pétition, qui fut l'objet d'un rapport présenté par M. Grévier ; et le Sénat passa alors à l'ordre du jour. Le 14 mai 1860, un rapport était de nouveau présenté par l'honorable M. Dumais sur cinq autres pétitions également relatives aux réformes économiques. A la suite d'une discussion qui eut lieu sur ces pétitions dans les séances du 21 et du 22 mai 1860, et à laquelle prirent part MM. Hubert Delisle, le baron Charles Dupin, Michel Chevalier, le comte de Beaumont, le général comte de Flahaut, le marquis de la Grange, Lefebvre-Durafle, le Sénat passa encore une fois à l'ordre du jour.

Aujourd'hui, fidèle à ces précédents, le Sénat prendra la même décision. Adhésion sur plusieurs bancs.

M. LEBLANC-DURVILLE. Il s'agit d'une pétition nouvelle ; et de l'examen de la question après une expérience de sept années ; en outre, la pétition est présentée par une ville entière, et à ces différents titres, une discussion peut être utile.

Il serait fâcheux, même après les débats qui ont eu lieu au Corps législatif, que les plaintes que font entendre les habitants de Roubaix traversassent le Sénat, et sans être l'objet d'une discussion.

Je demande, donc, que le rapport soit imprimé et la discussion fixée à une séance ultérieure.

Divers membres. Qui ? soit !

M. MICHEL-CHEVALIER. Je demande que la pétition soit imprimée avec le rapport.

M. LE PRÉSIDENT. Le rapport sera imprimé et distribué ; la discussion aura lieu à une prochaine séance.

Le Sénat s'ajourne à mardi.

La séance est levée.

### CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, 15 juin.

Quoi qu'on en ait dit depuis qu'on en parle, il n'y a pas encore de résolution définitive prise au sujet des élections générales. On dit l'Empereur hésitant et ses conseillers divisés d'opinion. Cette incertitude est toute naturelle puisqu'il n'y a pas urgence, et il est tout au moins inutile de prendre à l'avance une décision que des événements imprévus pourraient faire regretter.

Il n'en est pas moins vrai que partout on se prépare comme si les électeurs devaient être convoqués avant la fin de l'année. Les préfets, dans leurs tournées de révision, indiquent déjà quels seront les candidats de l'administration et étudiant

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 17 JUIN 1868.

— 20 —

## LE JEUNE DOCTEUR

SECONDE PARTIE.

VIII

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 14 juin 1868.)

Dans une chambre dont les rideaux étaient baissés pour tempérer l'éclat de la température, M. Heuvels était étendu sur son lit. Ses yeux étaient fermés, et il paraissait dormir ; mais de temps en temps un mouvement convulsif trahissait les souffrances physiques auxquelles il était en proie et les peines morales contre lesquelles il luttait vainement.

Adeline, la tête penchée sur sa poitrine, était assise près du lit de son père ; elle

paraissait avoir pleuré beaucoup et longtemps ; car sa douleur ne s'exprimait plus que par des soupirs sourds et des sanglots étouffés.

Au pied du lit, près d'une table chargée de fioles, de linges et de tisanes rafraichissantes, était assise Barbe la servante. Elle regardait tristement la figure pâle de son maître et retenait son souffle, de peur de troubler le repos qu'il paraissait goûter.

Les craintes de M. Heuvels pour sa santé menacée s'étaient réalisées.

Peu de jours après celui où il avait appris l'amour de sa fille pour Adolphe, on était venu appeler M. Heuvels, très-tard dans la soirée, pour aller à la ferme de la Croix. Le domes-tique, qu'on lui avait dépêché, lui avait dit que le malade avait empiré subitement, et que l'on craignait de voir arriver sa dernière heure. Il ajoutait que ses maîtres avaient jugé convenable de faire venir deux médecins, et qu'il avait l'ordre de ramener avec lui M. Valkiers.

M. Heuvels ayant à sa disposition une voiture et deux bons chevaux, il n'était pas nécessaire qu'il se dépêchât pour arriver à la ferme avant Adolphe, qui devait aller à pied. Mais une pensée étrange s'était enracinée dans l'esprit du vieux docteur : il s'était persuadé qu'Adolphe n'avait sur lui d'autre avantage que sa jeunesse, et que, par conséquent, ce qu'il avait de mieux à faire pour combattre son concurrent, c'était de montrer qu'il ne lui céderait ni en force ni en activité.

M. Heuvels fit atteler en toute hâte son meilleur cheval, se pla à derrière le cocher dans la voiture découverte, et donna l'ordre de partir. Le vent soufflait du

nord-est, il faisait un temps froid et humide ; mais le docteur s'enveloppa dans un épais manteau pour se protéger contre la fraîcheur de l'air.

A une assez grande distance de la ferme de la Croix, les chemins étaient impraticables pour les voitures, surtout la nuit. Le vieux docteur se vit donc obligé de faire près d'une demi-lieue dans la boue et dans l'eau par une obscurité profonde.

Lorsqu'il arriva à la ferme, il trouva, comme il l'avait prévu, que le fermier, qui était atteint d'une affection des hypochondres ou de la rate, s'était imaginé qu'il était en danger de mort, quoiqu'il n'y eût en réalité rien de changé dans son état. Pour calmer les nerfs agités du malade, il lui tira quelques onces de sang ; puis il quitta la ferme après avoir attendu quelques moments, et courut en toute hâte par le chemin boueux vers sa voiture qui l'attendait à une demi-lieue de là.

Il n'avait plus aucune raison pour se fatiguer ainsi, outre mesure, puisque sa visite était faite. Et cependant il marchait à pas pressés et pataugeait tout halebant dans la boue du chemin, sans prendre nul souci de la sueur qui coulait de son front à grosses gouttes.

Il désirait croiser son jeune concurrent bien loin de la ferme, pour lui faire comprendre combien il pouvait avoir avancé sur lui, à l'occasion, et afin de l'humilier par le sentiment de son insuffisance. C'était certainement une basse vengeance ; mais, depuis que M. Heuvels avait reçu les confidences de sa fille, sa haine contre Adolphe s'était changée en une passion maladroite, et il eut fait avec joie à Valkiers tout le mal possible, comme s'il eût

été en état de légitime défense contre le plus perfide ennemi.

Ce fut avec un sentiment de joie triomphante qu'il rejoignit sa voiture.

Il n'avait pas rencontré Adolphe ; celui-ci devait donc être encore loin en arrière. Le docteur monta dans sa voiture et dit au domestique de faire aller le cheval aussi vite que le permettait l'obscurité et le mauvais état des chemins.

Pendant qu'il regardait sur la bruyère pour tâcher de découvrir Adolphe, il ne remarqua point que le vent qui avait soufflé de son manteau entr'ouvert, et qu'insensiblement il se laissait pénétrer par l'humidité de la nuit. Bientôt il sentit des frissons intérieurs, puis un frisson souleva parcourut son corps. Je la tête aux pieds, et le serra d'une étreinte glaciale. Il craignit d'avoir pris un refroidissement, s'enveloppa plus étroitement dans son manteau, et se blottit du mieux qu'il put dans le coin de la voiture sans chercher davantage à apercevoir Adolphe.

Entre chez lui, il se coucha et s'endormit aussitôt ; mais, longtemps avant le jour, il s'éveilla tout oppressé et ressentit des douleurs internes très-vives. Il fut pris d'une toux sèche ; chaque fois que sa respiration faisait entrer l'air dans ses poumons, il sentait au côté droit de la poitrine un point douloureux comme si on y enfonçait un couteau à plusieurs reprises ; une sueur froide mouillait son front et le frisson de la fièvre faisait trembler tous ses membres.

Pour lui, il n'y avait pas de doute possible : il avait une inflammation de la fièvre, peut-être même une fluxion de poitrine ; mais, quelle que fût sa maladie, pleurésie ou pneumonie, elle l'affaiblissait

l'effrayait au plus haut point, parce qu'il se disait qu'elle pouvait le tenir cloué sur son lit pour longtemps, et que ses clients allaient se trouver exposés sans défense aux séductions de son concurrent.

Il fit monter à cheval son domestique et l'envoya, dans un des villages avoisinants, chercher sans aucun retard un médecin et un chirurgien qui étaient de ses amis.

Le soleil n'était pas encore levé, que déjà ceux-ci se trouvaient devant le lit de M. Heuvels ; ils reconnurent immédiatement les symptômes d'une pleurésie aiguë.

M. Heuvels n'avait pas choisi ses amis parmi les hommes les plus instruits des environs ; au contraire, son ami pour eux prenait uniquement sa source dans leur communauté de haine contre les innovations de la science et dans un même système de remèdes qui avait toute leur confiance.

La pleurésie étant un mal qui, d'après le sentiment commun des maîtres, rend nécessaires, au premier abord, d'abondantes saignées, ces trois partisans du système d'épuisement furent d'avis qu'il fallait saigner jusqu'à ce que l'inflammation cessât complètement, faute d'aliment.

Une première saignée fut prolongée jusqu'à ce que le docteur Heuvels tomba en défaillance. Dans le courant du même jour, on lui fit quarante saignées, on renouvela ces violentes saignées, et si, ensuite, on commença à les modérer, ce fut peut-être uniquement parce qu'il devenait difficile de tirer beaucoup de sang d'un homme dont les veines n'en contenaient presque plus.

Cependant les symptômes du mal si vigoureusement attaqués ne disparaissaient